

La scène d'exposition au théâtre

La comédie classique : Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, 1669

ACTEURS

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

ORONTE.

JULIE, fille d'Oronte.

NÉRINE, femme d'intrigue.

LUCETTE, feinte Gasconne.

ÉRASTE, amant de Julie.

SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.

PREMIER MÉDECIN.

SECOND MÉDECIN.

L'APOTHECAIRE.

UN PAYSAN.

UNE PAYSANNE.

PREMIER MUSICIEN.

SECOND MUSICIEN.

PREMIER AVOCAT.

SECOND AVOCAT.

PREMIER SUISSE.

SECOND SUISSE.

UN EXEMPT.

DEUX ARCHERS.

PLUSIEURS MUSICIENS, JOUEURS D'INSTRUMENTS, ET DANSEURS.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

Scène première

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE.

JULIE.- Mon Dieu, Éraste, gardons d'être surpris ; je tremble qu'on ne nous voie ensemble ; et tout serait perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE.- Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JULIE.- Aie aussi l'œil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE.- Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.- Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez-vous, Éraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

ÉRASTE.- Au moins y travaillons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE.- Par ma foi, voilà votre père.

JULIE.- Ah séparons-nous vite.

NÉRINE.- Non, non, non, ne bougez, je m'étais trompée.

JULIE.- Mon Dieu, Nérine, que tu es sottée, de nous donner de ces frayeurs !

ÉRASTE.- Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertissement ; et comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir ; c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tous prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroît Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.- Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agréé ? Et une personne comme vous, est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mis dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! Cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter, et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ÉRASTE.- Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

La tragédie classique : Jean Racine, *Britannicus*, 1669

Personnages.

Néron, *empereur, fils d'Agrippine*

Britannicus, *fils de l'empereur Claudius*

Agrippine, *veuve de Domitius Enobarbus, père de Néron, et, en secondes nocces, veuve de l'empereur Claudius*

Junie, *amante de Britannicus*

Burrhus, *gouverneur de Néron*

Narcisse, *gouverneur de Britannicus*

Albine, *confidente d'Agrippine*

Gardes.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron

ACTE PREMIER.

Scène première

ALBINE

Quoi, tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?

Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte

La mère de César veille seule à sa porte ?

Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.

Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré,

Contre Britannicus Néron s'est déclaré.

L'impatient Néron cesse de se contraindre ;

Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.

Britannicus le gêne, Albine ; et, chaque jour.

Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE

Quoi, vous à qui Néron doit le jour qu'il respire ?

Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire ?

Vous, qui déshéritant le fils de Claudius,

Avez nommé César l'heureux Domitius ?

Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.

Il vous doit son amour.

AGRIPPINE

Il me le doit, Albine.

Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi :

Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat. Madame ! Ah, toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite !

Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait

Qui ne promette à Rome un Empereur parfait ?

Rome, depuis trois ans par ses soins gouvernée,

Au temps de ses consuls croit être retournée :

Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant

A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.

Il commence, il est vrai, par où finit Auguste

Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,

Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé. (...)

De quel nom cependant pouvons-nous appeler

L'attentat que le jour vient de nous révéler ?

Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,

Que de Britannicus Junie est adorée,

Et ce même Néron, que la vertu conduit,

Fait enlever Junie au milieu de la nuit !

La comédie des valets – Beaumarchais, *La Folle journée, ou Le Mariage de Figaro*, 1784

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée ; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appelé chapeau de la mariée.

Scène I

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO. Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE. Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

FIGARO, *lui prend les mains*. Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux !...

SUZANNE, *se retire*. Que mesures-tu donc là, mon fils ?

FIGARO. Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE. Dans cette chambre ?

FIGARO. Il nous la cède.

SUZANNE. Et moi je n'en veux point.

FIGARO. Pourquoi ?

SUZANNE. Je n'en veux point.

FIGARO. Mais encore ?

SUZANNE. Elle me déplaît.

FIGARO. On dit une raison.

SUZANNE. Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO. Oh ! quand elles sont sûres de nous !

SUZANNE. Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?

FIGARO. Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté : zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien : crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE. Fort bien ! Mais quand il aura tinté, le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission : zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO. Qu'entendez-vous par ces paroles ?

SUZANNE. Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO. Eh ! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ?

SUZANNE. Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme : c'est sur la tienne, entends-tu ? qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Basile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO. Basile ! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE. Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO. J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE. Que les gens d'esprit sont bêtes !

FIGARO. On le dit.

SUZANNE. Mais c'est qu'on ne veut pas le croire !

FIGARO. On a tort.

SUZANNE. Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste !

FIGARO. Je le sais tellement, que si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE. Eh bien ! s'il l'a détruit, il s'en repent ; et c'est de la fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

Le drame romantique – Victor Hugo, *Ruy Blas*, 1838

PERSONNAGES.

RUY BLAS.

DON SALLUSTE DE BAZAN

DON CÉSAR DE BAZAN

DON GURITAN.

LE COMTE DE CAMPOREAL

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ

LE MARQUIS DEL BASTO

LE COMTE D'ALBE

LE MARQUIS DE PRIEGO

DON MANUEL ARIAS

MONTAZGO

DON ANTONIO UBILLA

COVADENGA

GUDIEL

UN LAQUAIS

UN ALCADE

UN HUISSIER

UN ALGUAZIL

DONA MARIA DE NEUBOURG, REINE D'ESPAGNE

LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE

CASILDA

UNE DUÈGNE

UN PAGE

DAMES, SEIGNEURS, CONSEILLERS PRIVÉS, PAGES,

DUÈGNES, ALGUA-ZILS, GARDES, HUISSIERS DE

CHAMBRE ET DE COUR.

Madrid. — 169...

ACTE PREMIER - Don SALLUSTE

Le salon de Danaé dans le palais du roi, à Madrid. Ameublement magnifique dans le goût demi-flamand du temps de Philippe IV. À gauche, une grande fenêtre à châssis dorés et à petits carreaux.

Des deux côtés, sur un pan coupé, une porte basse donnant dans quelque appartement intérieur. Au fond, une grande cloison vitrée à châssis dorés s'ouvrant par une large porte également vitrée sur une longue galerie. Cette galerie, qui traverse tout le théâtre, est masquée par d'immenses rideaux qui tombent du haut en bas de la cloison vitrée. Une table, un fauteuil, et ce qu'il faut pour écrire.

Don Salluste entre par la petite porte de gauche, suivi de Ruy Blas et de Gudiel, qui porte une cassette et divers paquets qu'on dirait disposés pour un voyage. Don Salluste est vêtu de velours noir, costume de cour du temps de Charles II. La toison d'or au cou. Par-dessus l'habillement noir, un riche manteau de velours vert clair, brodé d'or et doublé de satin noir. Épée à grande coquille. Chapeau à plumes blanches. Gudiel est en noir, épée au côté. Ruy Blas est en livrée. Haut-de-chausses et justaucorps bruns. Surtout galonné, rouge et or. Tête nue. Sans épée.

Scène première – Don Salluste De Bazan, Gudiel ; par instants Ruy Blas.

DON SALLUSTE

Ruy Blas, fermez la porte, – ouvrez cette fenêtre.

Ruy Blas obéit, puis, sur un signe de don Salluste, il sort par la porte du fond. Don Salluste va à la fenêtre.

Ils dorment encor tous ici, – le jour va naître.

Il se tourne brusquement vers Gudiel.

Ah ! C'est un coup de foudre ! ... – oui, mon règne est passé,

Gudiel ! – renvoyé, disgracié, chassé ! –

Ah ! Tout perdre en un jour ! – l'aventure est secrète

Encor, n'en parle pas. – oui, pour une amourette,

– Chose, à mon âge, sotté et folle, j'en conviens ! –

Avec une suivante, une fille de rien !

Séduite, beau malheur ! Parce que la donzelle

- Est à la reine, et vient de Neubourg avec elle,

Que cette créature a pleuré contre moi,

Et traîné son enfant dans les chambres du roi ;

Ordre de l'épouser. Je refuse. On m'exile.

Le théâtre de l'absurde – Samuel Beckett, *En attendant Godot*, 1952

Route à la campagne, avec arbre.

Soir.

Estragon, assis sur une pierre, essaie d'enlever sa chaussure. Il s'y acharne des deux mains, en ahanant. Il s'arrête, à bout de forces, se repose en haletant, recommence. Même jeu.

Entre Vladimir.

ESTRAGON (*renonçant à nouveau*) : Rien à faire.

VLADIMIR (*s'approchant à petits pas raides, les jambes écartées*) : Je commence à le croire. (*Il s'immobilise.*) J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable. Tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat. (*Il se recueille, songeant au combat. A Estragon.*) Alors, te revoilà, toi.

ESTRAGON : Tu crois ?

VLADIMIR : Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours.

ESTRAGON : Moi aussi.

VLADIMIR : Que faire pour fêter cette réunion ? (*Il réfléchit.*) Lève-toi que je t'embrasse. (*Il tend la main à Estragon.*)

ESTRAGON (*avec irritation*) : Tout à l'heure, tout à l'heure.

Silence.

VLADIMIR (*froissé, froidement*) : Peut-on savoir où monsieur a passé la nuit ?

ESTRAGON : Dans un fossé.

VLADIMIR (*épaté*) : Un fossé ! Où ça ?

ESTRAGON (*sans geste*) : Par là.

VLADIMIR : Et on ne t'a pas battu ?

ESTRAGON : Si... Pas trop.

VLADIMIR : Toujours les mêmes ?

ESTRAGON : Les mêmes ? Je ne sais pas.

Silence.

VLADIMIR : Quand j'y pense... depuis le temps... je me demande... ce que tu serais devenu... sans moi... (*Avec décision*) Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur.

ESTRAGON (*piqué au vif*) : Et après ?

VLADIMIR (*accablé*) : C'est trop pour un seul homme. (*Un temps. Avec vivacité.*) D'un autre côté, à quoi bon se décourager à présent, voilà ce que je me dis. Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900.

ESTRAGON : Assez. Aide-moi à enlever cette saloperie.

VLADIMIR : La main dans la main on se serait jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers. On portait beau alors. Maintenant il est trop tard. On ne nous laisserait même pas monter. (*Estragon s'acharne sur sa chaussure.*) Qu'est-ce que tu fais ?

ESTRAGON : Je me déchausse. Ça ne t'est jamais arrivé, à toi ?

VLADIMIR : Depuis le temps que je te dis qu'il faut les enlever tous les jours. Tu ferais mieux de m'écouter.

ESTRAGON (*faiblement*) : Aide-moi !

VLADIMIR : Tu as mal ?

ESTRAGON : Mal ! Il me demande si j'ai mal !

VLADIMIR (*avec emportement*) : Il n'y a jamais que toi qui souffres ! Moi je ne compte pas. Je voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en dirais des nouvelles.

ESTRAGON : Tu as eu mal ?

VLADIMIR : Mal ! Il me demande si j'ai eu mal !

ESTRAGON (*pointant l'index*) : Ce n'est pas une raison pour ne pas te boutonner.

VLADIMIR (*se penchant*) : C'est vrai. (*Il se boutonne.*) Pas de laisser-aller dans les petites choses.

ESTRAGON : Qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu attends toujours le dernier moment.

VLADIMIR (*rêveusement*) : Le dernier moment... (*Il médite*) C'est long, mais ce sera bon. Qui disait ça ?

ESTRAGON : Tu ne veux pas m'aider ?

VLADIMIR : Des fois je me dis que ça vient quand même. Alors je me sens tout drôle. (*Il ôte son chapeau, regarde dedans, y promène sa main, le secoue, le remet.*) Comment dire ? Soulagé et en même temps... (*il cherche*) ...épouvanté. (*Avec emphase.*) E-POU-VAN-TE. (*Il ôte à nouveau son chapeau, regarde dedans.*) Ca alors ! (*Il tape dessus comme pour en faire tomber quelque chose, regarde à nouveau dedans, le remet.*) Enfin... (*Estragon, au prix d'un suprême effort, parvient à enlever sa chaussure. Il regarde dedans, y promène sa main, la retourne, la secoue, cherche par terre s'il n'en est pas tombé quelque chose, ne trouve rien, passe sa main à nouveau dans sa chaussure, les yeux vagues.*) Alors ?

ESTRAGON : Rien

VLADIMIR : Fais voir.

ESTRAGON : Il n'y a rien à voir.